

tats. Favorisé par le gouvernement, il faut encore que les parents, bien pénétrés de l'utilité qu'il doit procurer, en encouragent le succès par l'envoi de ceux de leurs enfants qu'ils ne destinent pas aux professions libérales ; c'est ce que doivent comprendre ceux surtout qui possèdent quelque étendue de terre. C'en est aujourd'hui plus que jamais le moment opportun. De tous côtés, on ne parle que de COLONISATION ; on sent la nécessité d'occuper, par une population catholique, les terres du Bas-Canada ; or, le moyen le plus direct est évidemment l'Agriculture. Dès lors, les familles, au lieu de pousser notre jeunesse vers ces études qui ne peuvent être communément le partage que de quelques-uns, s'efforceront de la diriger dans une voie mieux assortie à la vocation du plus grand nombre, et les engageront à embrasser un état plus en rapport avec leur position et leurs forces. En leur faisant aimer la culture des champs, cette occupation si douce et si productive, on peut espérer avec plus de fondement de faire d'eux des hommes heureux, honnêtes et utiles à la société.

Le Collège de Ste.-Anne n'a donc pas peu mérité du pays, en donnant l'initiative d'une pareille entreprise. Il sera imité, nous aimons à le croire, par d'autres maisons à qui les intérêts de la jeunesse sont également chers.

Par là, notre société se purgerait peu à peu de ces membres oisifs et inutiles, qui lui sont à charge autant qu'ils le sont à eux-mêmes. Nos terres, si étendues qu'elles soient, trouveraient des bras pour les cultiver ; des paroisses nouvelles se formeraient partout comme par enchantement, et le Bas-Canada, dont le sol est si fertile, maintiendrait son crédit et n'aurait rien à envier aux autres contrées.

En attendant de voir se réaliser ces belles espérances, félicitons le Clergé d'avoir pris une si large part à ce mouvement. En se mettant ainsi à la tête de l'entreprise, il marche noblement sur les traces de ces hommes de dévouement qui, partout, ont été les fondateurs et les sauveurs de leurs pays.

La gloire s'achète par le travail.

Messieurs les Editeurs de l'Écho,

C'est avec le plus vif intérêt que j'ai lu, dans votre estimable Recueil, l'article intitulé : "La rentrée des classes." De tels morceaux ne peuvent que produire les plus heureux résultats et ranimer de plus en plus "le goût des travaux sérieux et des études consciencieuses" parmi les jeunes gens qui fréquentent nos Universités, nos Ecoles de Droit ou de Médecine, nos Collèges et nos Académies ; et même parmi ceux qui déjà exercent quelque profession.

Cette lecture m'a rappelé le discours sur "le Travail" que le Maréchal Vaillant prononça, il y a quelques années, à la distribution des prix du concours général des Lycées et des Collèges de Paris et de Versailles, et que je m'empressai, lorsqu'il parut dans les journaux, de transcrire dans mon album.

Comme peut-être, Messieurs, vous n'auriez pas sous la main ce discours, je prends la liberté de vous le faire parvenir. Il m'a semblé qu'il venait très-bien après ceux du R. P. Félix, et du P. Lacordaire et qu'il figurait également bien dans l'Écho. Le voici :

UN AMI DE LA JEUNESSE ET DE SON PAYS.

Le Travail est l'éternelle obligation de l'homme. C'est la volonté du Créateur que nous arrosions notre pain avec la sueur de notre front. Immuable décret auquel nous devons nous soumettre, non pas d'un cœur résigné, mais d'un cœur reconnaissant ; car cette loi n'est point dure, et, comme toutes les lois divines, elle est, pour qui l'observe, une cause de jouissance et une source de bien. Admirable bonté de la Providence, qui a voulu placer la consolation dans le châtimeut même, et en faire la voie de la réhabilitation !

Le Travail, mes amis, ce sera votre arme pour triompher dans cette lutte de la vie. De même que, pour faire jaillir la flamme, il faut, d'un choc violent, briser le caillou qui enserme l'étincelle, de même, pour devenir des hommes, j'entends des hommes utiles et dignes ainsi de l'estime publique, vous aurez à déployer d'énergiques efforts, à rompre d'âpres obstacles. Ce n'est qu'à ce prix que le signe sacré luira sur vos fronts.

Les grands écrivains de l'antiquité, ces prosateurs, ces poètes que vos Maîtres vous expliquent et vous font aimer, sont remplis d'enseignements qui vous montrent le travail comme l'attribut de la virilité, le signe de la puissance, la vertu des forts. Écoutez Horace, Horace que l'on n'oublie jamais tout-à-fait, même dans les camps ; écoutez-le lorsque, faisant trêve aux molles chansons, il célèbre en mâles accents, les rudes travaux de cette héroïque jeunesse de Rome, qui rougit du sang Carthaginois, les flots de la mer thyrrénienne.

Écoutez-le, flétrissant les lâches loisirs des jeunes efféminés de son temps :

*Mors et fugacem prosequitur virum
Nec parcat inbellis juvenem
Populibus timido tergo (1).*

Écoutez-le surtout, donnant à son disciple ce sévère conseil :

*Vitæque sub Divo et Irepidis agat
In rebus (2).*

Ces citations vous sont plus qu'à moi familières ; mais l'éloquence des faits vous convaincra mieux encore que des préceptes. Mes amis, je suis vieux, laissez-moi vous dire ce que j'ai vu.

Il y a aujourd'hui un demi-siècle et plus, j'étais comme vous écolier ; comme vous, au milieu de nombreux condisciples, je me préparais aux épreuves de la vie. En ce temps-là brillait l'aurore du premier Empire et, comme aujourd'hui, les bruits de guerre et de gloire faisaient retentir leur écho sous le toit paisible des collèges. Nous admirions les hommes célèbres dont les travaux ont illustré cette grande époque ; nous nous sentions animés du désir de marcher sur leurs traces, de les égaler, de les surpasser peut-être. Tout, je le crois, nous étions possédés de cette noble ambition, quand nous quittâmes le collège, pour nous engager dans des voies diverses. Mais l'enthousiasme n'a qu'un moment ; les difficultés sont de tous les jours, et dès leurs premiers pas plusieurs d'entre nous tombèrent découragés. Eh bien ! mes amis, je vous l'atteste, parmi ceux qui, restés fermes dans leur dessein, ne se laissèrent jamais rebuter par les aspérités de la route, je n'en connais pas un qui n'ait trouvé l'honneur, sinon la gloire, au terme de sa carrière, pas un qui n'ait reçu un large prix de sa persévérance et de son travail.

Mais pourquoi faire appel à des souvenirs anciens, à mes souvenirs privés, alors qu'un grand événement nous fournit une preuve si récente et si mémorable du succès qui couronne le courage opiniâtre et les labeurs obstinés ? La vie de l'illustre Capitaine qui est assis à mes côtés (le maréchal Félissier) ne vous montre-t-elle pas, mieux que tout autre enseignement, ce que peuvent le travail, la patience, la ténacité et cette rude vigueur qui ne recule ni les distances, ni les intempéries, ni les privations, ni la maladie, ni les dangers, ni les revers, qui supporte tout et qui triomphe de tout ? Apprenez de lui combien la conquête de la gloire est laborieuse, et par quels chemins il faut passer pour arriver à la postérité.

(1) Od. 2, l. 13, III. V. 14, 15, 16.

(2) Ibid. V. 5, 6.